

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 6 (1885)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Exploration des affluents du Congo  
**Autor:** Grenfell  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-132598>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

maison Woermann de Hambourg, pour établir un service postal, à partir du 1<sup>er</sup> août, à bord des vapeurs qui font le trajet entre Hambourg et la côte occidentale d'Afrique.

M. Robert Flegel, actuellement à Brass, à l'embouchure du Niger, prépare une nouvelle expédition au Bénoué supérieur.

D'après une lettre du D<sup>r</sup> Lenz à la Société de géographie de Vienne, l'expédition autrichienne a eu une traversée difficile le long de la côte de Krou, entre Monrovia et Accra. Il comptait s'arrêter quelques jours à Cameroon et poursuivre ensuite sans arrêt jusqu'au Congo. L'annonce de la découverte du Mobandji par M. Grenfell, lui faisait penser que son premier devoir était de tâcher de remonter le plus haut possible cet affluent du Congo.

---

## EXPLORATION DES AFFLUENTS DU CONGO

Par le Rev. GRENFELL.

Dans notre article sur les grandes voies fluviales de l'Afrique (IV<sup>e</sup> année, p. 339-347), nous faisons remarquer de quelle importance seraient les affluents des grands fleuves africains, pour faciliter l'étude des parties encore inconnues de leurs vastes bassins, et pour y faire pénétrer la civilisation. Cette observation s'appliquait tout particulièrement au Congo, le plus riche en tributaires, surtout dans la partie navigable de son cours, entre Stanley-Pool et les chutes de Stanley, sur une longueur de 1400 kilom. Dès lors, le fleuve a été reconnu entre ces deux points, soit par les vapeurs de Stanley et de ses agents, soit par ceux des missionnaires. Stanley tout d'abord pénétra par l'embouchure du Quango dans la Wabouma, un de ses tributaires, et découvrit le lac Léopold II; un peu après, remontant le Congo, il signala, entre la station de l'Équateur et le 1<sup>o</sup> lat. S., le lac Mahoumba, dans une direction parallèle au grand fleuve; nous avons rapporté l'exploration ultérieure qu'il fit du cours inférieur de l'Arououimi, jusque près des cataractes de Yambouga, sur une longueur de 75 kilom. A son tour, le capitaine Hanssens a reconnu l'embouchure de la Mongala et remonté l'Itimbiri. Mais il n'y a encore là que ce que nous appellerions les préliminaires des études des affluents du Congo; les agents des stations du nouvel État libre les continueront sans doute en détail et d'après un plan régulier, de manière à étendre progressivement et dans tous les sens nos connaissances sur toutes les parties de l'immense territoire qui s'étend du fleuve aux sources de ses grands tributaires, jusqu'aux limites mêmes de son bassin.

En attendant cette exploration méthodique, le Rev. Grenfell a été conduit, par ses recherches d'emplacements pour fonder de nouvelles stations missionnaires, à étudier soit les rives du fleuve et les embouchures de plusieurs de ses affluents, soit un certain nombre de ces derniers non encore explorés par les agents des stations de l'État libre. Nous avons déjà mentionné (p. 46-51), son premier voyage avec le *Peace*, de Stanley-Pool à la station de l'Équateur et à Liboko, à moitié chemin des chutes de Stanley, et donné sommairement (p. 197-198) les résultats de ses dernières explorations dans le bassin du haut fleuve. L'abondance des renseignements que nous apporte le *Missionary Herald*, nous engage à en extraire ce qui nous paraît le plus important pour nos lecteurs. Aujourd'hui, nous nous bornerons aux découvertes fournies par l'avant-dernier voyage de Grenfell, réservant pour un article ultérieur l'exploration du Mobandji, — l'Oubangi de M. Wauers, — dont les détails ne nous sont pas encore parvenus.

Ce fut le 13 octobre de l'année dernière, que M. Grenfell s'embarqua sur le *Peace*, pour remonter de nouveau le Congo, avec sa femme, le Dr Sims, de l'Union missionnaire baptiste américaine, six garçons de l'école, et deux jeunes filles capables d'aider M<sup>me</sup> Grenfell dans les soins à donner à son enfant âgé d'un an seulement. A la station française de Nganchou, ils rencontrèrent le capitaine Massari et le lieutenant Pargels avec lesquels ils remontèrent jusqu'à Kouamout, à l'embouchure du Quango. De là, ils longèrent la rive droite du Congo jusqu'à son confluent avec le Lefini<sup>1</sup>, qu'ils résolurent d'explorer, afin de voir s'il offre une voie facile pour arriver à Mbé, capitale de Makoko. Ce chef prétendant être le souverain de toutes les tribus ba-téké, qui occupent le territoire entre le Congo et l'Ogôoué, il leur paraissait important d'établir avec lui des relations amicales, si l'occasion leur en était offerte. Leur tentative échoua par le fait que le Léfini, à cinq kilomètres en amont de son confluent, devient un torrent qu'il n'est plus possible de remonter; ils durent donc le redescendre et rentrer dans le Congo.

C'est à peu de distance du confluent du Léfini, que le fleuve s'élargit, et que commencent les îles qui en partagent le cours en plusieurs bras. A 25 kilom. de Bolobo, se trouve l'embouchure de la Nkié, ou Nkenyé, qui traverse un district peu peuplé, mais dont les habitants arrêtaient l'expédition, en ne permettant pas au vapeur de faire provision de bois à brûler. Les voyageurs purent cependant remonter la rivière sur

<sup>1</sup> V. la Carte, p. 140.

un parcours d'une centaine de kilomètres, tout en remarquant que les natifs ne s'en servent pas comme voie navigable, ce qui est dû sans doute à ses nombreux et longs méandres, et à ses eaux rapides, qui font que le voyage par terre est plus facile ; il est aussi plus sûr, les crocodiles étant très nombreux dans la rivière. Ce ne fut qu'en manœuvrant avec la plus grande prudence que le *Peace* put redescendre sans avaries, le courant se précipitant dans les tours et détours de la rivière avec une rapidité de 5 à 7 kilom. à l'heure.

En se rapprochant de l'Équateur, les explorateurs rencontrèrent l'embouchure du Mobandji, dans lequel ils pénétrèrent ; mais sa direction étant la même que celle du Congo, ils crurent d'abord n'avoir à faire qu'à une section du fleuve, appelée de ce nom. Toutefois, après une marche de 200 kilom. environ, ils constatèrent qu'il s'agissait réellement d'un cours d'eau spécial. Au premier abord, les natifs furent effrayés et s'enfuirent, laissant leurs bouilloires sur le feu, leurs maisons tout ouvertes, leurs chèvres et leurs poules à la merci des nouveaux arrivants ; ici, les adultes tremblants abandonnaient les plus jeunes ; là, les plus courageux mettaient les villes en état de défense, tandis que d'autres se tenaient derrière eux portant les armes et les boucliers de leurs camarades et les leurs propres. Près d'une de ces villes, les missionnaires furent reçus aux cris de : Esprits ! Esprits ! poussés de derrière la barricade. Un indigène de Loukoléla qu'ils avaient pris avec eux, eut beau dire que ce n'étaient point des esprits, mais des hommes venus pour se reposer et dormir comme d'autres ; rien ne put triompher du préjugé des natifs ; il fallut se retirer et passer sur l'autre rive pour voir si les gens y seraient plus traitables.

Quand les missionnaires approchèrent de la première ville de la rive gauche, tous les natifs s'enfuirent. On pouvait voir que les vivres étaient abondants, et l'on dépêcha à terre trois hommes de l'expédition qui, munis d'étoffes, de verroterie et de fil de laiton, essayèrent d'entrer en pourparlers avec le peuple. Mais ils durent bientôt battre en retraite devant une foule irritée, qui reçut les agents pacificateurs en leur jetant une lance que ceux-ci esquivèrent adroitement. Ils ne se retirèrent cependant qu'à une petite distance, espérant que lorsque les indigènes verraient qu'aucun dommage n'avait été causé à leurs biens, ils seraient convaincus des bonnes dispositions des voyageurs. Bientôt le vapeur se rapprocha, mais les guerriers commencèrent alors à se revêtir de leurs cuirasses en peau d'éléphant et de buffle, à se cacher derrière leurs boucliers, et à préparer leurs faisceaux de lances ; puis ils organisèrent

une danse de guerre, et poussant un terrible hurlement, ils firent une charge comme s'ils eussent voulu se précipiter à travers les flots sur les étrangers. Mais ils se bornèrent à cette démonstration. Le vapeur longea lentement la côte, assez près du bord, pour que les natifs pussent bien voir ceux qui le montaient, et juger de leurs dispositions pacifiques.

La présence de M<sup>me</sup> Grenfell et de son enfant parut les rassurer. Bientôt on put essayer de faire accepter au chef un morceau d'étoffe qu'on lui tendit au bout d'un long bâton ; enfin, l'équipage du vapeur put acheter du plantain et des vivres en abondance, ainsi que quelques cuirasses, boucliers, couteaux et lances, en souvenir de cette rencontre. Les habitants de cette partie du fleuve sont des Ba-Loï, tout à fait distincts, par l'aspect et par la langue, des Ba-Ké et des Ba-Yansi, qui ont le monopole du trafic sur le Congo moyen.

Le vapeur redescendit la rivière, mais avant d'en être sorti, il fut, pendant une nuit où il était à l'ancre, rejoint par une des nombreuses îles flottantes qui rendent dangereuse la navigation du cours inférieur du Mobandji. M. Grenfell appela immédiatement tous ses gens pour l'écarter, de manière à ce qu'elle pût flotter le long du bateau ; mais leurs efforts furent inutiles ; le steamer continua à être entraîné chassant sur ses ancres. Alors il fit descendre sur l'île flottante ses hommes armés de hachettes, pour tâcher de la partager en deux, afin que chacune des parties fût emportée par le courant à droite et à gauche du *Peace*. Ce moyen n'atteignant pas le but, on eut recours aux scies, et, en une dizaine de minutes, le bateau fut dégagé ; après quoi, il reprit sa marche vers l'embouchure du Mobandji, d'où il remonta un peu au nord vers la station de l'Équateur.

Là, M. Van Gèle donna aux missionnaires, pour leurs explorations ultérieures, Éyambi, un des hommes qui avaient déjà fait le voyage jusqu'aux chutes de Stanley avec un des vapeurs de l'Association du Haut-Congo. A 5 ou 6 kilom. en amont, ils atteignirent l'embouchure du Rouki, le grand affluent méridional du Congo. Quoiqu'ils eussent grande envie de le remonter, ils n'osèrent se lancer sur ces flots noirs comme de l'encre, ni entreprendre une exploration que la puissance de l'affluent leur faisait supposer devoir être très longue. Ils préférèrent explorer l'Ikelemba, cours d'eau moins considérable, qui se verse dans le Congo à deux kilomètres plus au nord, et dont les bords, leur disait-on, devaient être très peuplés d'indigènes habiles à fabriquer des couteaux et des lances. Les missionnaires furent désappointés quant au nombre

d'habitants qu'ils rencontrèrent. Toutefois, ils comptèrent une quinzaine de villages, sur un parcours de 200 kilomètres, jusqu'à un point où la rivière, après avoir diminué graduellement, se trouva trop obstruée par la végétation pour leur permettre de la remonter plus haut ; l'eau, cependant, n'eut jamais moins de 4 mètres de profondeur. Pendant tout le trajet, ils virent très peu de terrain au-dessus du niveau de l'eau ; partout où le sol paraissait favorable, s'élevait un village ; la rive gauche était particulièrement basse, et comme ils rencontrèrent beaucoup de Ba-Rouki, M. Grenfell suppose que de petits canaux mettent en communication l'Ikelemba et le Rouki, la bande de terre qui les sépare étant fort peu large. Les eaux de l'Ikelemba ressemblent à celles du Rouki ; elles sont toutes noires, et tellement saturées de fer qu'elles sont très astringentes ; c'est au point que, employées à faire le thé, elles lui communiquent un goût d'encre qui le rend impotable. Les habitants des premières villes que M. Grenfell rencontra en remontant l'Ikelemba, se montrèrent très bien disposés ; il en avait vu, sur le Congo, quelques-uns qui lui servirent d'introducteurs auprès des autres, et rendirent les relations mutuelles faciles. A mesure que le vapeur remonta la rivière, les natifs devinrent plus timides et plus soupçonneux, surtout dans les localités où une forte proportion de Ngombé, ou hommes des bois, étaient mêlés aux riverains leurs voisins.

L'expédition visita Danda, une des villes dont la population tout entière appartient aux Ngombé ; elle est située à 1 1/2 kilom. de la rivière, et diffère complètement de ce que les missionnaires avaient vu auparavant. Un grand fossé de 4 mètres de largeur et de 2 mètres de profondeur l'entoure entièrement ; le bord intérieur en est surmonté d'une forte barricade de poutres de 4 mètres de hauteur. Trois ouvertures, auxquelles conduisent des ponts de poutres, donnent accès dans la ville ; ces ouvertures sont étroites et garnies de planches propres à les fermer en cas de besoin. Le Dr Sims et Éyambi entrèrent les premiers dans la ville ; mais les habitants furent si effrayés de la vue d'un blanc, que l'un d'eux, se levant précipitamment, lança une flèche aux visiteurs qui ne s'étaient pas fait annoncer ; le trait manqua le docteur, mais traversa le vêtement d'Éyambi. Les indigènes ne comprenaient pas pourquoi les arrivants ne déclaraient pas la guerre d'emblée, et envisageaient comme très suspecte cette tentative de nouer des relations amicales avec eux. Ils ont la face entièrement couverte de cicatrices qui s'étendent jusqu'aux lèvres, avec des boutons gros comme des pois. Parfois, l'un d'eux en a une rangée tout le long du nez, très

rapprochés les uns des autres; d'autres se contentent de trois ou quatre boutons, tandis que d'autres encore en ont un énorme sur la lèvre, comme pour simuler une corne de rhinocéros; d'autres enfin en ont tout autour des yeux, et le long des joues jusqu'au menton, de manière à esquisser les traits saillants d'une tête de mort. Une jeune fille avait, de chaque côté du nez, une loupe grosse comme un œuf de pigeon, si près des yeux qu'elle devait avoir beaucoup de peine à regarder quoi que ce fût, car, quand elle voulait voir quelqu'un, elle devait baisser la tête pour regarder par-dessus ces « grains de beauté. » Les visiteurs remarquèrent beaucoup de malades, quantité de gens couverts d'ulcères graves, et plusieurs cas de lèpre; ils attribuent ces maux à la condition de l'eau qui leur parut détestable. Ils n'estiment pas que l'Ikelamba doive être rangé parmi les grands affluents du Congo, quoique ses bords soient assez peuplés, et que ses fabriques de couteaux et de lances donnent lieu à un grand trafic.

Redescendant au Congo, le *Peace* traversa le fleuve pour atteindre la rive droite qu'il longea jusqu'à Boungata, ville importante, à 35 kilom. au nord de l'Équateur. Les missionnaires nouèrent des relations d'amitié avec le chef Nanou, et purent s'approvisionner, à des prix modiques, de vivres et de combustible. Pendant qu'ils étaient là, à l'ancre, en novembre, ils essayèrent un de ces *tornados*, qui, dans cette saison, rendent la navigation pénible et dangereuse; le *Peace* le supporta heureusement. Le 19 novembre il passa devant la ville déserte de Boberi, dont les habitants avaient été chassés par les Ngonda, de l'Équateur, et s'étaient établis sur une crique étroite qui, pendant la saison des hautes eaux, communique avec le Mobandji; elle traverse toute l'étroite péninsule qui sépare le Mobandji du Congo.

De là, M. Grenfell se rendit à Lobengo, qu'il avait déjà visitée avec M. Comber, au mois de juillet. On le reconnut comme un vieil ami, et il put avoir avec les indigènes des rapports beaucoup plus directs que la première fois. On connaissait l'homme blanc, on savait qu'il était inoffensif, et quoique sa femme et son enfant fussent des êtres nouveaux pour les indigènes, et que leur présence causât un certain émoi parmi les femmes, la ville néanmoins demeura tranquille. Le chef, homme âgé, continua les réparations de son palais, qui n'est pas autre chose qu'un vaste toit, de 20 à 25 mètres de long, sur 6 ou 8 mètres de large, soutenu par des poteaux, sans aucune muraille; ces poteaux sont d'un beau travail, ornés d'une sorte de sculpture qui témoigne d'une grande habileté et de beaucoup de patience. C'est la demeure com-

mune, mais chacune des femmes du chef a son habitation distincte. La pièce susmentionnée sert de cuisine, de salle à manger, de salon de conversation et de fumoir. Du toit pendait une collection de filets de toutes sortes, avec des mailles de la grosseur d'un doigt jusqu'à la longueur d'une main, pour prendre toute espèce d'animaux, depuis le petit poisson, jusqu'au grand cerf des bois ; il y avait aussi des trappes à rats, du genre du jouet connu sous le nom d'anneau siamois, dans lesquelles le rat est serré d'autant plus qu'il se débat davantage. Les pipes, longues et courtes, abondent ; les courtes sont à l'usage des femmes du chef, qui fument en se livrant aux travaux dans les plantations ; le chef se sert de pipes de 2 à 3 mètres de longueur. Il y avait, en outre, des lances, des boucliers, des couteaux, toutes sortes d'armes offensives, des provisions de remèdes et des charmes pour conserver la vie du chef et éloigner de son corps tous les maux imaginables, des ustensiles, des plats, un ou deux lits de réserve, des chasse-mouches, une espèce de jeu de tric-trac, divers trophées de chasse, et quantité d'objets dont l'énumération est impossible.

Remontant ensuite le fleuve jusqu'à Mounsembi et à Boumbinda, les missionnaires y reçurent un accueil amical, quoique les habitants de ces villes eussent cru d'abord à une invasion de leurs voisins les Ba-Ngala. A peine quelques femmes et quelques enfants se laissèrent-ils apercevoir, la plupart s'étant sauvés dans la forêt. Les hommes, demeurés dans la ville, étaient prêts à livrer un combat. Au delà, le *Peace* passa devant une autre crique, aussi en communication avec le Mobandji, et explorée en partie par le lieutenant Coquilhat, qui atteignit par là un petit lac d'une dizaine de kilom. carrés. Les natifs lui dirent qu'il aurait à en traverser un autre avant d'arriver au Mobandji. L'existence de communications entre les deux cours d'eau, à 200 kilom. de leur confluent, ne fait, pour M. Grenfell, l'objet d'aucun doute, car il vit dans cette crique des canots montés par des Ba-Loï, indigènes que l'on ne rencontre jamais en aval ; ils ont la tête rasée, et leurs couteaux de bronze ornementés, ainsi que leur vêtement de peau d'éléphant, diffèrent entièrement de ceux que l'on trouve chez les autres tribus du Congo.

A Bangala les voyageurs constatèrent des faits patents de cannibalisme, quoique, au commencement de ce voyage, M. Grenfell crût que celui-ci recule à mesure qu'on avance ; chacune des tribus indigènes disant, qu'au delà de ses limites les natifs sont méchants, qu'ils mangent des hommes, il commençait à devenir sceptique à ce sujet, lorsque,



à Bangala, il fut obligé de reconnaître que le fait n'était que trop vrai. Les indigènes ne pouvaient pas comprendre que l'homme blanc et ses gens fissent exception à leurs us et coutumes, et qu'il voulût intervenir. « Pourquoi, » lui dirent-ils, « voulez-vous vous mêler de nos affaires ? Nous ne vous dérangeons pas quand vous tuez vos chèvres. Nous achetons notre *Nyama*, et nous le tuons, ce n'est pas votre affaire. » Le lieutenant Coquilhat a vainement cherché à mettre un terme à cette coutume, et il estime même qu'il ne serait pas bon de racheter un des malheureux destinés à être victimes de ces horreurs, parce qu'avec le prix qu'on en donnerait, les indigènes en achèteraient trois autres. A partir de Bangala, on rencontre partout des traces de cannibalisme ; toutefois, à la répugnance avec laquelle, en certains endroits, les indigènes s'avouent mangeurs d'hommes, on peut espérer qu'il existe déjà en eux un sentiment qui est le commencement d'une protestation contre ce crime.

Le lieutenant Coquilhat devant visiter Mobeka, à l'embouchure de la Ngala, à 80 kilom. plus à l'est, remonta le Congo avec M. Grenfell. A cette époque il y avait à peine un mètre carré de terrain sec dans la ville, qui paraissait fort insalubre. Il en était à peu près de même de la ville de Mpesa dont la position est également basse. Les eaux du fleuve avaient monté jusqu'à la fin de novembre ; elles commençaient à baisser, mais ce n'était pas encore le moment où les habitants retirent le plus de profit de la pêche des poissons qui, aux eaux basses, remplissent les pièces d'eau formées par la crue du fleuve. A Bopoto, à 12 kilom. en amont, se trouve une population qui compte beaucoup de forgerons, fabriquant des haches et des bêches de manière à en fournir à tout le district avoisinant.

De Stanley-Pool jusqu'à l'embouchure de la Ngala, le *Peace* avait suivi une direction nord ; à partir de là il se dirigea vers l'est, et depuis Moumba il commença à courir vers le sud. Au coude du fleuve près duquel sont les villes des Yaminga, il entra dans celui des affluents septentrionaux du Congo auquel Stanley a donné le nom d'Oukéré, mais que les natifs appellent le Loïka. C'est un cours d'eau considérable, de 200<sup>m</sup> à 300<sup>m</sup> de large ; M. Grenfell le remonta sur un parcours d'environ 160 kilom., dans une direction E. N. E., jusqu'à une cataracte qui lui barra le passage. Près de son confluent avec le Congo, les villes sont grandes et les habitants traitables ; mais à mesure que l'on remonte l'affluent, ils deviennent plus timides, et les communications avec eux, plus difficiles. A Mosakou, le chef vint à bord du *Peace* apporter un

présent ; mais un des hommes du vapeur, ayant, sans réflexion, ouvert tout à coup une des soupapes de sûreté, le sifflet qui en résulta fit sur lui et sur tous les indigènes une telle impression, que tout son équipage et les gens de vingt ou trente canots qui l'accompagnaient se jetèrent à l'eau, pour se sauver à la nage jusqu'à terre. La panique ne fut pas de longue durée, et de bons rapports purent s'établir entre les habitants et les blancs.

En remontant la rivière, les explorateurs remarquèrent qu'elle se fraie un passage à travers une rangée de collines d'une trentaine de mètres de hauteur, courant au N. O., et laissant entre elles des vallées basses et marécageuses. A Bonganga, les indigènes brûlaient les herbes des marais et des plantes flottantes pour en faire du sel. A 15 kilom. en amont on rencontre les villages momégé, qui s'étendent sur une longueur de 6 à 8 kilom. le long de la rive gauche. Ils sont bien situés, au milieu de terrains extrêmement fertiles ; les maisons en sont bien bâties ; leurs murailles, d'argile blanchie à la chaux ou peinte en rouge, ont les angles arrondis. Au delà viennent de grandes villes dont les habitants se montrèrent d'abord hostiles et reçurent les arrivants à coups de flèches. Ceux de la première ville des Mobélé les tinrent en échec pendant deux ou trois heures, et ce ne fut qu'en les voyant répondre à toutes leurs attaques par des propositions de paix, qu'ils déposèrent enfin leurs dispositions hostiles. Heureusement une des petites filles qui accompagnaient M. Grenfell était originaire de cette partie de l'Afrique, et put, du bateau, se faire entendre des gens qui étaient sur le bord de la rivière, et leur faire comprendre que les blancs ne demandaient que des vivres, en échange desquels ils donneraient quantité de belles choses. Ils parurent très étonnés en entendant quelqu'un parler leur langue ; alors ils commencèrent des pourparlers pour qu'Éyambi allât à terre leur montrer des grains de verroterie et des étoffes. Mais ils ne voulurent pas le laisser gravir le rocher qui protégeait leur ville du côté de l'eau, s'il n'amenait avec lui la petite fille. Il la prit avec lui, fut cordialement accueilli, et reçut, pour elle et pour lui, des présents, ainsi que des vivres pour l'équipage du *Peace*, qui continua sa marche jusqu'à la ville des deux chefs Esima et Katanga, lesquels leur firent le meilleur accueil. A leur descente à terre, la venue des chefs fut annoncée au bruit des tambours, et au son de cors en ivoire de 2<sup>m</sup> de long ; quelques minutes après que tous les notables eurent pris place, des esclaves apportèrent en abondance des vivres qu'ils entassèrent aux pieds des missionnaires. Dès que M. Grenfell commença à exprimer ses remerciements, l'ordre

fut donné de lui en fournir davantage, et les femmes apportèrent de la cassave en si grande abondance, que jamais ailleurs les voyageurs n'en reçurent autant.

A 50 kilom. en amont de l'embouchure du Loïka, les habitants de Monoungeri se montrèrent tellement hostiles aux étrangers que MM. Grenfell et Sims s'estimèrent très heureux, après une visite à leur ville, de se retrouver sains et saufs à bord du *Peace*. A Bosoko, où avait eu lieu, en 1877, l'attaque des gens de l'Arououimi contre Stanley, ils virent s'enfuir plus d'une centaine de canots, tous chargés d'enfants et de provisions ; la baie était tout entourée de fétiches, et les hommes armés étaient tout prêts pour un combat ; ils disaient retenir comme ôtages les blancs de la station internationale, parce qu'ils avaient craint que l'expédition du *Peace* ne fût le prélude d'une invasion ennemie. M. Grenfell apprit que deux des hommes de la station avaient été mangés, et que le troisième n'avait dû son salut qu'au répit qui lui avait été accordé parce qu'il était trop maigre ; il en avait profité pour s'échapper.

Le *Peace* s'éloigna, mais un peu en amont, en un endroit où les missionnaires avaient espéré passer une nuit tranquille, loin du bruit des tambours des gens de Bosoko, ils virent descendre le fleuve et passer auprès d'eux quantité de canots fugitifs échappés de la ville de Yam-bouli, incendiée par des Arabes en quête d'esclaves et d'ivoire. Des épaves de toutes sortes, toits, lits, ustensiles,alebasses, filets de pêcheurs, étaient entraînés par le courant ; tout ce qui pouvait flotter avait été jeté dans le fleuve, soit par les fugitifs serrés de près, soit par les Arabes embarrassés de leur butin. La ville de Mawembé était également déserte, et dans celle que le *Peace* rencontra ensuite, sur 400 ou 500 maisons, il n'y en avait plus que 3 ou 4 qui eussent encore le toit. Un peu plus en amont, M. Grenfell vit sortir du milieu des ruines fumantes d'une autre ville, également ravagée par les Arabes, un des habitants qui s'était hasardé à revenir en arrière ; tendant vers les blancs des mains suppliantes, il leur dit : « Voyez, on ne nous a rien laissé ; » et montrant les poutres carbonisées, il ajouta : « Voyez, nos maisons sont brûlées, nos plantations détruites, nos femmes et nos enfants enlevés. Et les hommes qui ont fait cela sont tous là-bas, » disait-il, en montrant du doigt l'autre rive du fleuve. « La vue de ce malheureux, au milieu de cette scène de désolation, » écrit M. Grenfell, « est une de celles dont l'impression ne peut jamais s'effacer. »

Après avoir traversé le fleuve et rencontré encore d'autres villes

incendiées, les missionnaires arrivèrent au camp des Arabes à l'embouchure du Loboko, le Loubilache de nos cartes. Ils trouvèrent les Arabes se préparant à repousser une attaque, et postant des corps de troupes dans les hautes herbes qui commandaient les approches du camp. Les chasseurs d'esclaves reconnurent bientôt qu'ils n'avaient pas affaire à des hommes de guerre. Ils étaient au nombre de 700, sous le commandement de Mounya Mani, vassal du fameux Hamed ben Mohammed, plus connu sous le nom de Tipo-Tipo.

De ce point aux chutes de Stanley, le *Peace* rencontra des milliers de fugitifs, et quantité de villages dont les habitants n'attendaient qu'un signal pour s'enfuir ; leurs biens et leurs provisions de vivres étaient déjà déposés dans leurs canots. Le plus grand nombre paraissaient vouloir coucher dans leurs bateaux, pour éviter une surprise nocturne ; de jour, ils se tenaient à terre, un canot ou deux faisant le guet dans les postes d'observation les meilleurs. Les gens de M. Grenfell, qui avaient appris leur chant national, n'avaient qu'à l'entonner, pour produire chez ceux qui étaient à terre un enthousiasme sympathique avec accompagnement de danses.

La présence des Arabes dans cette région augmentait considérablement les difficultés d'approvisionnements de la station des chutes de Stanley. Néanmoins, l'agent, M. le lieutenant Webster, officier suédois, pourvut libéralement aux besoins de l'équipage du *Peace*. M. Grenfell fit visite à Tipo-Tipo qui lui offrit ses services pour envoyer ce qu'il désirerait à Oudjidji ou à Zanzibar, où il expédie des dépêches tous les quinze jours. Il paraît se disposer à occuper les chutes de Stanley d'une manière permanente. Il fait de grandes plantations, parle de se construire une maison de pierre, et dit qu'il attend 2000 hommes de renfort. Il se donne l'air de vouloir faire un trafic légitime, et déclare que si les gens n'étaient pas si méchants et voulaient trafiquer sans combattre, lui le voudrait aussi. Il dit avoir entrepris l'expédition susmentionnée sur l'ordre de Saïd-Bargasch, qui l'a fait appeler à sa cour pour qu'il lui exposât les raisons de la diminution du trafic par la côte orientale ; aussi s'enquiert-il maintenant de ces raisons pour le sultan de Zanzibar, qui prétend à la souveraineté du Congo jusqu'à l'Océan Atlantique !!

M. Grenfell insiste sur la nécessité de prendre des mesures pour arrêter le fléau de la traite qui désole les rives du haut Congo. Le lieutenant Webster a l'ordre d'empêcher les Arabes de descendre le fleuve, mais il ne peut l'exécuter. Ses Zanzibarites ne voudraient pas combattre contre leurs compatriotes, et ses Haoussas sont trop peu nombreux.

Maintenant que le nouvel État libre du Congo a été créé, c'est à lui qu'incombe le devoir d'arrêter la marche des Arabes de Nyangoué dans la direction de l'Atlantique.

---

### BIBLIOGRAPHIE <sup>1</sup>

AUX PAYS DU SOUDAN. Bogos, Mensah, Souakim, par *Denis de Rivoyre*. Paris (Plon, Nourrit et C<sup>o</sup>), 1885, in-8°, 293 p. avec carte et gravures, fr. 4. — Il ne s'agit pas ici d'une nouvelle expédition de l'explorateur qui nous a fait connaître la région africaine voisine du golfe d'Aden, mais d'un voyage accompli, il y a vingt ans environ, c'est-à-dire longtemps avant que le Soudan, Khartoum et la côte de la mer Rouge fixassent l'attention publique.

C'est en compagnie de Münzinger, alors vice-consul de France à Massaoua, et de l'évêque Bol, qui allait avec le P. Delmonte réorganiser la mission catholique chez les Bogos, que cette courte excursion à Keren a été entreprise.

Cet ouvrage n'ajoute pas grand chose à nos connaissances sur le bassin supérieur du Chor Barka, et la carte qui l'accompagne renferme bien peu de détails, mais on le lira avec plaisir, parce qu'il est écrit d'un style simple et facile, et que le récit est émaillé de nombreuses digressions intéressantes, entre autres d'anecdotes et d'histoires fabuleuses que l'auteur se fait raconter par les gens de sa caravane. Du reste les descriptions faites par un homme qui a vu de ses propres yeux, inspirent toujours confiance et, dans ces pays encore barbares, le paysage ne change guère, pas plus que les mœurs des habitants. En outre M. de Rivoyre, n'oubliant pas qu'il écrit en 1885, fait de fréquents rapprochements avec la situation politique actuelle.

LE CONGO AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE, par *A.-J. Wauters*. Bruxelles (Institut national de géographie), 1885, in-12°, 256 p. avec 3 cartes et 8 vignettes, fr. 3. — C'est un ouvrage de géographie commerciale qu'a voulu écrire M. Wauters, bien connu dans le monde géographique par ses nombreux ouvrages et par son journal le *Mouvement géographique*. Recueillant les informations fournies par les grands explorateurs, les

<sup>1</sup> On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.